

conduite particulière de Dieu que ce prince se laissa aveugler jusqu'à suivre le conseil de ces jeunes gens sans expérience, en abandonnant celui des vieillards. C'est, dit-elle, par cette indiscretion de Roboam que Dieu voulut accomplir ce qu'il avait prédit à Jéroboam par son prophète Abias : car tout le peuple, aussitôt après cette réponse du roi, se révolta contre ce jeune prince, et protesta qu'il ne lui obéirait jamais. Roboam, pour apaiser ce tumulte, envoya Aduram, un de ses principaux officiers, qui fut lapidé par le peuple, et le roi lui-même chercha son salut dans la fuite. Tout Israël donc, c'est-à-dire dix tribus se séparèrent de Roboam, et prièrent Jéroboam d'être leur roi, et comme Roboam se préparait à le combattre avec une armée de cent quatre-vingt mille hommes choisis, qu'il avait levés dans la seule tribu de Juda que Dieu tint toujours fidèlement attachée à son service en considération de David qu'il avait aimé, un homme de Dieu nommé Séméïa, lui vint ordonner, de la part du Seigneur, de n'en rien faire, et de ne point aller combattre contre Jéroboam, parce que ce trouble était arrivé par son ordre, selon qu'il l'avait prédit. Ce fut donc ainsi que commença cette longue division des rois de Juda et d'Israël, qui fut une preuve dans tous les siècles suivants de l'imprudence d'un jeune roi, qui perdit par son indiscretion ce qu'il pouvait conserver par sa sagesse. Mais Dieu fit voir en lui qu'il est le maître des rois, et qu'il leur donne un bon ou un mauvais sens, selon les desseins de colère ou de bonté qu'il a sur eux. Le plus sage de tous les rois laissa son royaume à un fils stupide et indiscret, et Dieu voulut visiblement punir le père dans le fils, et les dérèglements de la vieillesse de Salomon dans l'imprudente jeunesse de Roboam. Les auteurs ecclésiastiques ont remarqué que cette légèreté de Roboam, qui préféra le conseil des jeunes gens à celui des vieillards, figurait le malheur de ceu x qui, ne voulant point écouter la sagesse des saints Pères, qui sont les véritables conseillers du royaume de Jésus-Christ, ont recours à des conseillers indiscrets, qui préfèrent la nouveauté des opinions humaines à l'autorité inviolable de l'ancienne vérité.

FIGURE 117. *Prophète désobéissant.* 3. Rois 15.

(L'an du monde 3074, avant J.-C. 930.)

Jéroboam se voyant maître des dix tribus d'Israël, fit voir d'abord que les princes peu religieux préfèrent souvent les intérêts de l'état à ceux de la religion ; car ce roi impie se persuada que si ce peuple allait à son ordinaire à Jérusalem pour y offrir des sacrifices à Dieu, il rentrerait peu à peu dans l'obéissance de

Roboam, son roi légitime. Ainsi, après avoir bien pensé à cette affaire, il fit faire deux veaux d'or, dont il mit l'un à Béthel et l'autre à Dan, et dit ensuite au peuple que c'étaient là les dieux qui l'avaient tiré d'Egypte, et qu'il devait les adorer. Il leur dressa des autels avec une grande magnificence, et tâcha d'imiter, dans le culte de ces idoles tout ce qui se fait à Jérusalem dans le culte du Dieu véritable. Mais lorsque Jéroboam était lui-même à l'un de ces deux autels qui était en Béthel, Dieu lui envoya un prophète qui adressa la parole à cet autel et qui prophétisa qu'il naîtrait un fils de la race de David qui se nommerait Josias, qui égorgerait sur cet autel tous les prêtres qui y offriraient de l'encens ; et que, pour marque que sa prophétie était vraie, l'autel s'allait fendre en deux à l'heure même, ce qui fut accompli par Josias deux cent cinquante ans après cette prédiction. Jéroboam ne put souffrir la liberté toute sainte de ce prophète ; et voyant qu'il parlait contre l'autel qu'il avait dressé lui-même, il étendit la main pour ordonner à ses officiers de le prendre, mais elle se sécha aussitôt, et il ne put la retirer à lui. Ce prince étant humilié par une punition si soudaine, pria le prophète d'obtenir sa guérison de celui qui l'avait envoyé vers lui, et l'usage de la main lui ayant été rendu, il le pria de manger en son logis. Le prophète le refusa, et dit que Dieu lui avait défendu de boire et de manger dans ce lieu. Comme il s'en allait, un faux prophète, qui demeurait dans la ville de Béthel, courut après cet homme de Dieu, qu'il trouva lorsqu'il se reposait sous un arbre. Il le pria de venir manger chez lui, ce que l'autre ayant refusé, parce que Dieu le lui avait défendu : Je suis prophète comme vous, répondit-il, un ange m'a commandé de courir après vous pour vous amener chez moi, afin que nous mangions ensemble. Il le trompa par cet artifice, et il le fit venir chez lui. Mais comme ils étaient tous deux à table, ce faux prophète, inspiré de Dieu, dit à l'autre qu'il avait séduit : Parce que vous n'avez pas obéi à Dieu, et que vous avez mangé ici contre sa défense, vous ne serez point enseveli avec vos pères. Cela se trouva vrai bientôt après ; car lorsqu'il s'en retournait sur son âne un lion vint l'étrangler sans toucher davantage à son corps mort ni à son âne, et ils se tenaient l'un et l'autre auprès du prophète mort. Saint Grégoire remarque que ce saint prophète de Dieu avait eu quelque secrète complaisance dans les grandes choses qu'il venait de faire, en frappant ainsi et en guérissant ensuite le roi, et lui parlant avec tant de liberté ; que cette gloire qui l'éleva causa un obscurcissement dans son âme, puisqu'au lieu de demeurer ferme à ne point violer la loi de Dieu, ni à interpréter ses ordres,

il se laissa séduire par un faux prophète qui le jeta dans la désobéissance, et par la désobéissance dans la mort, Dieu l'ayant ainsi puni d'une peine passagère dans le corps, afin de conserver éternellement son âme.

FIGURE 118. *Zambri se brûle.* 3. Rois 16.

(L'an du monde 3075, avant J.-C. 929.)

Jéroboam ayant commis les impiétés que nous avons vues, mourut enfin après avoir régné vingt-deux ans. Il eut toujours guerre avec Roboam, contre lequel il s'était révolté. Nadab son fils lui succéda, qui ne régna que deux ans, parce que Baasa lui ravit le royaume. Ce fut ce Baasa qui excita de cruelles guerres contre le pieux Asa, roi de Juda, fils de l'impie Abias qui avait régné avant lui aussitôt après Roboam son père. Mais Dieu voulant récompenser Asa de la piété qu'il témoignait envers lui, et du soin qu'il avait d'exterminer les idoles de tout Juda pour y rétablir son culte, le rendit victorieux de ses ennemis, et lui fit remporter plusieurs victoires sur Baasa, roi d'Israël, qui lui faisait toujours la guerre, et qui n'était pas moins impie que ses prédécesseurs Jéroboam et Nadab. Aussi Jehu, le prophète du Seigneur, vint l'avertir de tous les maux qui arriveraient à lui et à sa race après lui. Baasa mourut bientôt après ces menaces du prophète, et laissa le royaume à son fils Ela, qui commença par le meurtre de Jehu, à cause des prédictions qu'il avait faites à son père et à toute sa postérité. Mais il ne régna que deux ans : car Zambri qui commandait une partie de ses armées, se révolta contre lui, et le tua lorsqu'il était à table. Zambri se fit aussitôt déclarer roi, mais il ne jouit pas longtemps d'un royaume qu'il avait acquis par une si cruelle perfidie ; car Amri, qui commandait l'autre partie des armées d'Ela, fut aussi élu roi par tous ses soldats, et voulant porter plus avant par son courage ce qu'il croyait que la fortune lui offrait, sans qu'il y pensât, il résolut d'attaquer Zambri dans la ville de Thersa, où il s'était fortifié. Cet usurpateur se voyant pressé si vivement, ne fut pas moins cruel contre lui-même qu'il l'avait été contre Ela, son maître : car il fit mettre le feu dans son palais, et s'y brûla avec toute sa famille. Il mourut, dit l'Écriture, dans ses péchés et dans toutes les impiétés qu'il avait commises en suivant les traces de Jéroboam, qui avait fait tomber Israël dans l'idolâtrie. Dieu fit voir en cet exemple combien les tyrans lui déplaisent. Lui qui pouvait vivre heureux en se contentant du degré d'honneur où ses services l'avaient élevé, devint malheureux au moment même que son

ambition le porta à ôter cruellement la couronne au roi qu'il avait servi. En sept jours il perdit avec la vie le royaume qu'il avait si injustement usurpé ; et, sa conscience lui reprochant sans cesse son crime, il se condamna lui-même à être brûlé, et à exterminer de la terre avec lui toute la race d'un père si impie envers Dieu, et si infidèle envers son prince.

FIGURE 119. *Corbeaux d'Élie.* 3. Rois 17.

(Environ l'an du monde 3092, avant J.-C. 912.)

Amri étant devenu paisible roi d'Israël par la mort de Zambri, qui s'était brûlé lui-même, régna pendant douze ans, et laissa le royaume à son fils Achab, qui surpassa en impiété, dit l'Écriture, tous les autres rois ses prédécesseurs. Sa malice naturelle s'augmenta encore de beaucoup par l'alliance de Jézabel, sa femme, qui était fille du roi des Sydoniens. Il porta si loin ses crimes énormes, que Dieu résolut de les punir par une sécheresse de trois ans, qu'il fit prédire à Achab par le prophète Élie. Ce fut alors que Dieu commença à signaler pour la première fois ce saint homme, qu'il eut soin de nourrir durant cette stérilité d'une manière miraculeuse ; car il l'envoya au torrent de Carith, où les corbeaux lui apportaient soir et matin du pain et de la viande. Mais la longue sécheresse ayant enfin tari l'eau du torrent, Dieu commanda à ce prophète d'aller à Sarepta chez une veuve, à laquelle il avait ordonné d'avoir soin de lui. Lorsqu'il approchait de la ville, il vit près des portes une femme qui ramassait quelques petits morceaux de bois. Il lui demanda à boire, et comme elle lui allait quérir de l'eau, il la pria de lui apporter un peu de pain. Mais cette femme répondit qu'elle n'avait plus chez elle qu'un peu de farine avec un petit reste d'huile, qu'elle venait de ramasser deux ou trois petits bâtons, pour faire un pain, le manger avec son enfant, et mourir ensuite. Ce saint homme, qui fait voir bien sensiblement ici que quand Dieu envoie ses serviteurs dans quelque maison, c'est plus pour combler de bénédictions ceux qui le reçoivent, que pour en tirer quelque soulagement pour eux-mêmes, dit à cette femme qu'elle allât faire un peu de pain de cette farine ; et il lui prédit que ni sa farine ni son huile ne diminueraient point jusqu'au jour que Dieu commencerait à répandre la pluie sur la terre. Ce miracle transporta de joie la bonne veuve, qui ayant bien voulu, quoique d'un pays idolâtre, rendre à ce saint prophète un secours que les Juifs mêmes lui refusaient, marqua la foi future des Gentils en Jésus-Christ, et l'incrédulité des Juifs. Mais la mort d'un fils

unique qu'elle avait, changea bientôt sa joie en tristesse : elle en témoigna tant de douleur à Elie, que ce saint prophète étant touché de ses larmes, prit cet enfant, le mit à terre, et se coucha sur lui : il se rétrécit sur le corps de cet enfant, et il se rendit petit pour se proportionner à ce petit corps, par un miracle qui représentait admirablement le mystère de l'incarnation, où Jésus-Christ s'est rendu petit avec nous pour nous redonner la vie. Et cette excellente figure apprend à tous les pasteurs de l'Eglise, comme le remarquent les saints Pères, à se proportionner à l'enfance de leurs peuples pour condescendre à la faiblesse de leurs disciples, et à se mesurer sur eux, selon la parole de l'Écriture, afin de leur dispenser les vérités saintes, selon qu'ils sont capables de les écouter. Élie se rend petit pour se proportionner à cet enfant, mais il le ressuscite. Ainsi les pasteurs peuvent tempérer la vérité avec les faibles, mais autant qu'il est nécessaire pour leur redonner la vie. Ils peuvent descendre jusqu'à eux, mais pour les relever, et non pour se laisser tomber avec eux.

FIGURE 120. *Sacrifice d'Élie.* 3. Rois 18.

(L'an du monde 3096, avant J.-C. 908.)

Pendant que le prophète Élie était en assurance chez la veuve de Sarepta, Achab et Jézabel le cherchaient de toutes parts pour le faire mourir ; et ne le pouvant trouver ils faisaient retomber leur haine sur les prêtres du Seigneur. Quand la fin de cette sécheresse de trois ans fut arrivée, Dieu commanda à Élie de se faire voir à Achab. Il avertit Abdia, qui était un homme d'une excellente piété et l'intendant du palais d'Achab, d'aller dire au roi qu'il irait bientôt lui parler. Abdia en fit d'abord quelque difficulté, craignant qu'aussitôt après l'esprit du Seigneur n'emportât Élie, et que son maître ne le fit mourir. Mais Elie ayant rassuré cet homme qui avait signalé depuis peu sa piété en nourrissant cent prophètes dans des cavernes pour les sauver de la fureur de Jézabel, Abdia alla dire à Achab qu'Elie le venait trouver. Il parut aussitôt lui-même, et le roi lui demanda avec aigreur : Est-ce vous qui troublez tout Israël ? Mais Élie répondit avec un esprit de feu à ce prince impie qui l'accusait si injustement de sédition et de trouble : Ce n'est point moi, lui dit-il, qui trouble Israël ; c'est vous, ô prince, et c'est la maison de votre père, qui avez abandonné Dieu pour sacrifier à Baal. Mais faites rassembler, lui dit-il, tout Israël et tous les prêtres de Baal. Ce qui étant fait, Elie dit à tout le peuple : Jusques à quand serez-vous partagés ? Si le Seigneur est le vrai Dieu, suivez-le,

et si c'est Baal, suivez-le de même. Je suis seul d'entre les prophètes de Dieu, et voilà quatre cent cinquante prêtres de Baal. Qu'on nous donne deux bœufs, qu'ils en prennent un, et moi l'autre, qu'ils le coupent en pièces et le mettent sur l'autel. J'en ferai autant de mon côté. Nous invoquerons chacun notre Dieu ; et que le Dieu qui exaucera nos prières en faisant descendre le feu du ciel sur le sacrifice, soit reconnu pour le vrai Dieu. On demeura d'accord de cette proposition. Les prêtres de Baal commencèrent les premiers, et après avoir mis le bœuf sur l'autel, ils invoquèrent leur Dieu depuis le matin jusqu'à midi. Mais personne ne leur répondit ; ce qui donna lieu à Élie de leur dire, avec une sainte raillerie : Criez, criez plus haut, peut-être que votre Dieu dort, ou qu'il est à table. Mais ces prêtres se faisant des incisions dans tout le corps, et redoublant leurs cris, ne purent rien obtenir de leur Dieu Baal. Alors, Élie ayant fait dresser un autel de pierre, et l'ayant environné d'un fossé de toutes parts, il mit du bois dessus, et le bœuf qu'il coupa en plusieurs parties : il y fit verser quatre grandes * cruches d'eau qu'il fit remplir par trois fois différentes : en sorte que l'eau décollant de tous côtés, le fossé en fut rempli : et l'heure étant venue, il pria Dieu, et le feu du ciel descendit aussitôt, qui dévora l'holocauste, le bois, les pierres, la poussière, et jusqu'à l'eau même. Tout le peuple tomba le visage en terre, et confessa que le Seigneur était le vrai Dieu, ce qu'Elie voyant, il leur dit : Prenez donc tous ces prêtres de Baal, et qu'il n'en échappe pas un seul. Et tous les faux prophètes ayant été tués, Élie promit de la pluie à Achab : ce qui fut fait avant presque qu'il eût le temps de retourner en sa maison. Cet exemple, disent les saints Pères, fait voir quelle est la force de la vérité, et qu'elle soutient les hommes elle seule, lorsque toutes les considérations humaines sembleraient devoir les abattre. Elle fit demeurer le saint homme Élie ferme dans le culte du vrai Dieu, quoiqu'il se vît seul et persécuté des hommes. Et il vérifia dans sa personne ce que dit S. Jérôme, que la vérité est contente du petit nombre de ceux qui l'aiment, et qu'elle ne craint point la multitude de ceux qui l'attaquent.

FIGURE 121. *Fuite d'Élie.* 3. Rois 19.

(L'an du monde 3097, avant J.-C. 907.)

La reine impie Jézabel ayant su ce qu'Elie avait fait à ses faux prophètes, lui envoya dire qu'avant qu'il se passât un jour, elle
* L'Écriture use du mot d'hydrie, et l'hydrie contenait près de dix-huit pintes de notre mesure.

le traiterait comme il avait traité les prophètes de Baal. Ce saint homme effrayé de cette menace s'enfuit aussitôt, et fit admirer, comme dit saint Grégoire, par cette vicissitude de courage et de timidité qui parut en lui, combien l'homme est sujet à l'inconstance dans cette vie, et que c'est souvent après ses actions les plus héroïques qu'il éprouve davantage combien il est faible. Il s'enfuit dans le désert, où étant accablé d'ennui et de fatigue, il pria Dieu de le faire mourir. Il s'endormit en cet état; un ange vint le réveiller, et lui dit: Levez-vous et mangez. Il vit à son réveil un pain cuit sous la cendre avec un peu d'eau: il mangea et but, et se rendormit ensuite. L'ange l'obligea une seconde fois de manger encore, parce qu'il lui restait beaucoup de chemin. Il le fit, et après avoir mangé, il marcha pendant quarante jours et quarante nuits, étant fortifié par ce pain miraculeux qui a toujours été regardé comme la figure de l'Eucharistie, qui nous soutient par sa force divine durant tout le voyage de cette vie. Élie étant arrivé à la montagne d'Oreb, Dieu lui apparut, et lui commanda d'aller à Damas, afin d'y sacrer Hazaël, pour roi de Syrie, et Jehu pour roi d'Israël. Élie donc quittant cette montagne pour obéir aux ordres qu'il avait reçus de Dieu, trouva en son chemin Élisée qui labourait avec douze charrues, dont lui-même en conduisait une. Il mit son manteau sur lui, et Élisée se sentant aussitôt transporté au dedans de l'âme par un mouvement violent, quitta son travail, et courut après Élie. Il le pria seulement de lui permettre d'aller un moment chez lui pour dire les derniers adieux à son père et à sa mère; ce qu'il lui permit. Et après avoir offert à Dieu en sacrifice les bœufs avec lesquels il labourait, il invita tout le peuple à un festin, et s'en alla ensuite après Élie pour ne le quitter jamais. Il quitta un père, dit saint Ambroise, et il trouva dans Élie un autre père, qui ayant pour ce fils spirituel des entrailles de charité, plus tendres que ne sont celles des pères de la chair, le combla de toutes sortes de richesses durant sa vie, et le laissa, en se séparant de lui, héritier de sa sainteté et de ses miracles, comme nous le verrons ensuite. C'est ainsi que Dieu a fait voir dans le vieux Testament, comme dans le nouveau, que les grands disciples naissent d'ordinaire de ces hommes admirables en sainteté, qui ont mérité par leurs excellentes actions d'avoir des imitateurs de leur vie, et des héritiers de leurs vertus. Mais il y a cette différence dans la loi nouvelle, que nous ne sommes pas seulement les disciples des hommes de Dieu, mais l'homme de Dieu qui a tempéré les actions admirables de sa vie, comme dit saint Augustin, afin que l'exemple de sa sainteté ne fût pas trop disproportionnée à notre faiblesse. C'est pourquoi, comme

remarque le même père, quand Moïse et Élie ont paru en leur temps dans une humilité qui a été la source de toutes leurs vertus, il ne s'est trouvé qu'un Josué et qu'un Elisée pour les imiter, parce que les hommes superbes dédaignaient alors d'imiter les hommes humbles; mais maintenant il faut que l'orgueil, quelque grand qu'il soit, soit couvert de confusion en voyant l'humilité non-seulement consacrée, mais comme déifiée en la vie et la mort de Jésus-Christ dans la personne de Dieu.

FIGURE 122. *Piété de Josaphat.* 3. Rois. 12.

(L'an du monde 3105.)

Pendant que le roi Achab régnait sur Israël, et que Jézabel, sa femme, s'accordait avec lui pour commettre toutes sortes d'impiedades, le royaume de Juda était gouverné par Asa, qui avait fait beaucoup d'actions de piété durant sa vie, mais qui la finit assez mal, en faisant alliance avec le roi de Syrie pour se soutenir contre les efforts du roi d'Israël. Dieu l'envoya reprendre de cette faute, et lui fit demander s'il le croyait trop faible pour le rendre victorieux de ses ennemis, sans aller chercher un secours profane parmi les idolâtres qu'il avait en abomination. Asa ne put souffrir les justes remontrances de ce prophète. Il le fit prendre et mettre en prison. Son cœur se porta ensuite à la cruauté, et il fit mourir un grand nombre des principaux d'entre ses sujets. L'Écriture le reprend de ce que dans une longue maladie il avait plus mis sa confiance dans l'art des médecins que dans le secours de Dieu. Ainsi, après avoir longtemps mérité de justes louanges pour une conduite digne d'un si grand prince, il déshonora sa vie par un mélange d'actions, ou injurieuses envers Dieu ou cruelles envers les hommes. Josaphat, son fils, lui succéda et marcha sur les traces de David. Il se rendit très-agréable à Dieu, il attira sa bénédiction sur son royaume et sur ses armes, qui le rendirent redoutable au roi d'Israël, et à tous les autres princes ses voisins. Sa piété lui donna un renouvellement de courage, il ne témoigna pas la même timidité que les autres rois, avant lui, avaient témoignée pour abattre les bois sacrilèges et les hauts lieux. Il envoya des prêtres et des lévites par toutes les terres de son royaume, pour prêcher partout la loi de Dieu et pour instruire les peuples. Son ardeur pour fortifier son royaume était admirable, et il fit ce que doivent faire les grands rois, qui est de mettre leur principal soin à procurer la gloire de Dieu, et de faire ensuite tout ce qu'il faut pour soutenir la gloire de leur couronne. Achab, roi d'Israël, craignait d'avoir pour ennemi un si puissant prince,

quoique le royaume de Juda ne contint que la sixième partie de celui d'Israël, n'ayant que deux tribus, et l'autre dix. Mais Dieu fit voir, par l'exemple de ce prince, qu'il prend plaisir à rendre redoutables aux hommes ceux qui ne craignent que lui seul, et il vérifia en la personne de Josaphat ce qu'il avait dit à son prophète Samuel au sujet de Saül : Qu'il comble de gloire ceux qui l'honorent, et qu'il rend méprisables ceux qui le méprisent.

FIGURE 123. *Mort d'Achab.* 8. Rois 22.

(L'an du monde 3107, avant J.-C. 897.)

Les péchés d'Achab et de Jézabel montaient de jour en jour jusqu'à leur comble; mais ce qui acheva de les rendre insupportables aux yeux de Dieu, fut le meurtre de l'innocent Naboth. Cet homme possédait paisiblement une vigne, qu'il cultivait avec plaisir comme l'héritage de ses pères. Achab désira de l'avoir pour agrandir ses jardins. Mais Naboth, qui figurait par sa fermeté le zèle saint que nous devons avoir de garder le dépôt de la vérité que nous avons reçu de nos pères, ne put consentir à quitter cette vigne. Achab, quoique très-méchant, ne crut pas néanmoins avoir droit d'user de violence envers son sujet : mais ne pouvant vaincre la résolution de Naboth, ce refus lui causa un chagrin étrange, qui le réduisit à ne pouvoir plus manger. Jézabel ayant appris de lui-même le sujet de sa tristesse, se railla de sa simplicité. Votre autorité, lui dit-elle, est grande, à ce que je vois, et vous avez bien du pouvoir dans votre royaume. Elle écrivit sur l'heure aux premiers de la ville d'où était Naboth. Elle leur dit qu'en trouvât deux faux témoins qui déposassent que Naboth avait mal parlé du roi, et que sur l'heure on le fit venir pour le condamner à mort et le lapider. La reine est obéie aussitôt. On trouve deux faux témoins. Naboth est accusé, condamné, et lapidé en un même jour. Jézabel en reçoit la nouvelle, et va la porter à Achab comme en triomphe. Achab, guéri de son chagrin, va voir cette vigne, où le prophète Elie vint le trouver, et lui dit ces mots : Vous avez tué Naboth; vous avez par sa mort possédé sa vigne, mais les chiens lécheront votre sang au lieu même où ils ont léché celui de Naboth, et ils mangeront Jézabel. La guerre qu'Achab entreprit aussitôt après contre la Syrie, servit à exécuter cette prédiction. Ce prince pria Josaphat, roi de Juda, de venir avec lui; mais Josaphat étant bien aise que l'on consultât auparavant les prophètes, Achab en fit venir quatre cents qui lui promirent tous la victoire. Josaphat demanda s'il n'y avait point quelque prophète du Seigneur. Achab dit qu'il y

en avait un, mais qu'il le haïssait, parce qu'il ne lui prédisait jamais que du mal. C'était le saint prophète Michée, qu'il fit venir néanmoins à la prière de Josaphat. Michée dit hardiment quel serait le véritable succès de cette guerre, et assura, malgré toute les promesses de ses faux prophètes, qu'Achab y serait tué. Achab, irrité de cette prédiction, commanda qu'on le gardât en prison, afin qu'il le fit mourir à son retour; à quoi Michée consentit de bon cœur, étant assuré qu'il ne reviendrait jamais. Achab donc étant parti, trouva le roi de Syrie si animé contre lui, qu'en mettant ses gens en bataille, il avait donné ordre à tous ses soldats de ne s'arrêter à qui que ce soit qu'au seul Achab. Ce commandement du roi de Syrie mit Josaphat en grand péril; car paraissant lui seul dans l'armée avec l'équipage d'un roi, parce que Achab s'était déguisé, le fort du combat tomba tout sur lui, parce qu'on le prenait pour Achab. Et s'il n'eût parlé pour faire connaître qui il était, il eût appris par une fâcheuse expérience quel malheur c'est à un bon prince de se lier d'amitié avec les impies. Il arriva cependant qu'une flèche tirée au hasard alla percer Achab dans son chariot, et il mourut de cette blessure dès le soir même. Le sang qui sortait de sa plaie remplit tout le chariot. Et comme on le lavait dans la piscine de Samarie, on remarqua que les chiens léchèrent son sang. Tant il est vrai qu'il est impossible, même aux plus puissants princes, d'éviter l'arrêt qu'ils se sont attiré eux-mêmes par leurs excès : que le ciel, comme dit saint Augustin, fait quand il lui plaît, éclater la foudre sur ces têtes qui ont tonné sur les autres, et que, selon la parole de l'Écriture, ceux qui paraissent des dieux sur la terre, ne sont que terre et poussière devant Dieu.

FIGURE 124. *Elie est ravi au ciel.* 4. Rois 2.

(L'an du monde 3108, avant J.-C. 896.)

Achab étant mort, comme nous l'avons dit, laissa le royaume à son fils Ochosis, qui marcha sur les traces de son père et de sa mère Jézabel. Mais il ne vécut pas long-temps; ayant régné deux ans, car il tomba d'une fenêtre, et étant en danger de mourir il envoya consulter Béalzébut, le dieu d'Accaron, pour savoir ce qui lui arriverait de sa chute. Dieu étant irrité qu'un roi d'Israël eût recours à cet oracle des démons, envoya Elie au-devant de ses ambassadeurs, pour leur ordonner qu'ils demandassent au roi s'il n'y avait point de Dieu dans Israël, et pour l'assurer qu'il ne releverait point de cette maladie. Ochosis s'informa de ceux qui firent cette réponse, comment était fait l'homme qui leur avait

parlé. Ayant reconnu à leur rapport que c'était Élie, il envoya un capitaine avec cinquante hommes pour le prendre. Élie fit descendre le feu du ciel sur ce capitaine et sur tous ses gens; ce qu'ayant fait encore au second qu'Ochosias lui envoya, le troisième, qui craignait d'être brûlé comme les deux premiers, lui parla de loin avec tant d'humilité, qu'Élie se laissa fléchir, et alla trouver avec lui Ochosias, auquel il prédit sa mort, qui arriva aussitôt après. Ce fut la dernière action qu'Élie fit en public, et Dieu bientôt après le tira à lui. Élisée était averti du jour que son maître devait être enlevé au ciel, et ne le voulut jamais quitter. Élie même le tenta par trois diverses fois: il lui commanda de le laisser aller seul en divers lieux, où il feignait avoir affaire. Mais Élisée protesta toujours qu'il ne le quitterait point: enfin ayant assez éprouvé la fidélité de son disciple, il lui dit qu'il lui demandât ce qu'il voudrait, et qu'il le lui donnerait. Élisée lui demanda son esprit double. Quoiqu'Élie trouvât cela difficile à accorder, il lui dit néanmoins qu'il le ferait, pourvu qu'il le vit lorsqu'il monterait au ciel. Ce saint prophète montant au ciel, dit saint Chrysostôme, ne laissa autre chose que son manteau à son disciple Élisée, comme s'il eût dit: J'ai combattu contre le diable étant couvert de ce manteau, vous combattrez aussi contre lui étant revêtu de ces mêmes armes. Élisée reçut ce manteau si vil et si pauvre comme une riche succession, parce que la pauvreté chrétienne est une forteresse imprenable et une tour inaccessible, et que les vrais disciples de Jésus-Christ considèrent la pauvreté intérieure et spirituelle comme la source de tous les biens, ainsi que les amateurs du monde mettent toute leur confiance dans leurs trésors.

FIGURE 125. *Enfants dévorés des ours.* 4. Rois 21.

(La même année 3108.)

Après que le prophète Élie eut été enlevé de ce monde, il fit bien paraître dans son disciple Élisée que son esprit était passé dans lui, et qu'il y agissait même avec plus d'efficacité qu'il n'avait fait en lui-même. Le premier effet qui parut fut de traverser le Jourdain sans autre secours que celui du manteau qu'il venait de lui laisser. Les eaux d'abord résistèrent à Élisée, lorsqu'il les frappa; mais ce saint homme ayant l'esprit tout plein de son cher maître, dont il regardait encore la vertu présente dans le manteau qu'il venait de recevoir comme un gage de son amour, dit au Jourdain avec assurance: Où est donc le Dieu d'Élie? et les eaux aussitôt se divisèrent de part et d'autre, comme elles

avaient fait auparavant au commandement d'Élie. Élisée étant de là retourné à Jéricho, les peuples de cette ville lui représentèrent que l'assiette en était admirable, mais que les eaux en étaient amères, et qu'elles rendaient le terroir fort stérile. Élisée, pour condescendre à leurs prières, se fit apporter un vase de terre, où il mit un peu de sel qu'il jeta dans la source de ces eaux, assurant que, par ce moyen, Dieu guérirait leur qualité malfaisante, et qu'il n'y aurait plus de stérilité dans ce pays. L'effet suivit cette promesse. Ce saint prophète, par l'efficacité de sa parole, agit, comme dit saint Ambroise, non-seulement sur ces eaux amères, qui coulaient sur la terre, mais il pénétra jusque dans leur source la plus profonde pour y changer leur nature, et étendit ce changement jusqu'à la fin de tous les siècles, comme l'Écriture l'assure. En purifiant les eaux, il guérit tout un peuple, que ces eaux amères faisaient mourir et dans ce peuple présent qu'il conserva, il conserva tous les autres qui en naîtraient. C'était une admirable figure, dit ce saint Père, du renouvellement que Jésus-Christ, figuré, par ce vase de terre que le prophète remplit de sel, devait faire un jour non dans une ville, mais dans toute la terre, en répandant son sel, c'est-à-dire ses apôtres, dans les eaux amères, c'est-à-dire parmi les peuples corrompus par le péché, pour ôter ainsi la stérilité de la terre, et la rendre féconde en vertus. Mais après un miracle si favorable, Élisée en fit un autre qui fit bien voir que ce saint prophète était plein du même zèle que l'avait été son maître: car lorsqu'il allait en la ville de Béthel, il trouva en chemin des petits enfants qui étaient sortis de cette ville, et qui, voyant ce saint prophète, se raillaient de lui de ce qu'il était chauve, et criaient tout haut: Montez, chauve, montez. Élisée, les regardant, les maudit au nom du Seigneur, et aussitôt après cette malédiction, il sortit deux ours d'une forêt qui était proche, qui dévorèrent quarante-deux de ces enfants. On peut bien dire ici avec raison ce que S. Augustin dit ailleurs, que cette colère du prophète était une colère prophétique, qui marquait par avance le malheur de ceux qui, portant le nom d'enfants de l'Église, se raillent insolemment de J.-C. et de sa croix; car il a souffert des Juifs toutes sortes d'outrages sur le Calvaire, comme Élisée a été raillé de ces enfants parce qu'il était chauve. Il y a bien de ces enfants, dit saint Augustin; et si les ours ne viennent pas les dévorer visiblement, ce n'est que pour l'être plus malheureusement dans l'âme par les démons, auxquels ils se livrent en proie en insultant à J.-C. non par des paroles injurieuses, mais par les actions de leur vie toute déréglée et entièrement contraire à la sienne.

FIGURE 126. *Miracles d'Élisée*. 4. Rois 3.

(L'an du monde 3109, avant J.-C. 895.)

Après la mort d'Achab, que nous avons vue, et de son fils Ochosis, Joram, second fils d'Achab, succéda à son aîné Ochosis, et il fut impie, dit l'Écriture, mais non jusqu'à égaler Achab son père et Jézabel sa mère. Il régna en même temps que le pieux Josaphat régna sur Juda, et ces deux rois gardèrent une grande union entre eux. Joram même ayant guerre contre les Moabites, qui lui refusaient le tribut qu'ils payaient à Achab son père, pria Josaphat de le secourir. Josaphat y vint lui-même en personne avec son armée. Mais lorsqu'ils allaient contre Moab, ils firent sept jours de marche dans un désert fort sec, où ils souffraient une grande soif. Josaphat, dans cette extrémité, demanda s'il n'y avait point quelque prophète du Seigneur qu'on pût consulter. On fit venir Élisée, qui, en considération de Josaphat seul, comme il le témoigna librement à Joram, promit non-seulement de l'eau, mais encore la victoire sur Moab. Dès le lendemain matin on vit venir de grands ruisseaux d'eau qui donnèrent à boire à toute l'armée et aux bêtes. Cette eau, qui fut le salut de l'armée de Juda et d'Israël, fut la perte de leurs ennemis; car les Moabites la regardant aux premiers rayons du soleil levant, crurent que s'était du sang, et que sans doute leurs ennemis qui venaient contre eux s'étaient égorgés l'un et l'autre. S'étant fondés sur cette vaine croyance, ils marchèrent contre Joram et contre Josaphat avec une assurance de victorieux. Mais ils trouvèrent, contre leur attente, ces deux rois pleins de vie et de courage, et qui les poursuivirent si vivement, qu'ils furent contraints de se retirer dans leur ville capitale. Elle fut assiégée aussitôt, et le roi des Moabites, de désespoir, fit un sacrifice de son fils aîné, qu'il tua sur les murailles; ce qui causa tant d'horreur aux Juifs, qu'ils s'enretournèrent. Cependant Élisée fut importuné beaucoup par les prières d'une pauvre veuve qui n'avait que deux enfants que ses créanciers voulaient lui enlever. Le prophète lui ayant demandé ce qu'elle avait chez elle, elle lui répondit qu'il ne lui restait que très-peu d'huile dans un vase. Élisée lui commanda d'aller emprunter de ses voisins des vases vides autant qu'elle en pourrait avoir, de s'enfermer ensuite chez elle et de remplir tous ces vases de ce peu d'huile qui lui restait. Elle le fit sans que l'huile s'arrêtât jamais jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de vases. Elle vendit ensuite une partie de cette huile pour s'acquitter de ses dettes, et garda l'autre pour son usage et pour celui de

ses enfants. Ce miracle, dit saint Grégoire, marquait l'abondance de la grâce du St.-Esprit, qui devait un jour remplir l'Église, figurée par cette veuve, qui n'avait que deux enfants que les démons lui voulaient ravir. Nous devons désirer sans cesse, dit S. Bernard, cette huile sainte et miraculeuse, et afin que notre cœur en soit rempli, il faut le tenir vide des consolations humaines et sensuelles; car l'onction du St.-Esprit, figurée par cette huile, ne remplit que les vases vides. C'est en vain qu'on cherche à allier ensemble Dieu et le monde, la chair et l'esprit, on ne peut goûter en même temps les plaisirs du ciel et ceux de la terre.

FIGURE 127. *Guérison de Naaman*. 4. Rois 5.

(L'an du monde 3209, avant J.-C. 895.)

Élisée voulant récompenser le soin charitable qu'une femme sunamite avait eu de sa personne, la délivra de l'opprobre d'une longue stérilité, et lui obtint la grâce d'avoir un fils. Mais cet enfant, étant mort fort jeune, la mère en avertit le prophète. Il y envoya d'abord inutilement son serviteur Giézi avec son bâton, et il y alla même aussitôt après faire un miracle semblable à celui qu'avait fait Élie, en ressuscitant cet enfant, après avoir mis son corps sur son petit corps, ses yeux sur ses yeux, et ses mains sur ses mains. Il ôta quelque temps après, avec un peu de farine, tout le venin d'une viande que l'on avait servie aux enfants des prophètes, où l'on avait mêlé par méprise de mauvaises herbes. Il fit encore une admirable multiplication de pains qu'il distribua à tout un peuple, malgré la résistance de Giézi, qui témoigna par tout n'avoir pas la même foi et le même désintéressement que son maître. Mais une des actions les plus célèbres d'Élisée, et que J.-C. rapporte lui-même dans son Évangile, est celle qui se passa à l'égard de Naaman, général de l'armée du roi de Syrie. Ce seigneur avait toute autorité auprès de son maître, mais il était lépreux. Et une fille juive, que des coureurs avaient enlevée de Judée, avait dit souvent à sa femme, dont elle était esclave, que s'il voulait aller au royaume d'Israël, Élisée le guérirait de sa lèpre. Naaman écouta cet avis, et obtint du roi de Syrie, son maître, des lettres à Joram, roi d'Israël, par lesquelles il le pria de recevoir les présents qu'il lui envoyait, et de guérir Naaman, général de ses armées. Joram regarda cette ambassade comme un piège que le roi de Syrie lui voulait dresser, il déchira ses vêtements, et demanda si on le croyait un Dieu, pour guérir ainsi de la lèpre ceux qui en étaient frappés. Mais Élisée fit dire promptement au roi qu'il lui envoyât Naaman, et qu'il sût qu'il y avait un